

## Les tendances de l'histoire sociale allemande aujourd'hui : entretien avec Jürgen Kocka

In: Genèses, 1, 1990. pp. 144-148.

---

Citer ce document / Cite this document :

Kott Sandrine. Les tendances de l'histoire sociale allemande aujourd'hui : entretien avec Jürgen Kocka. In: Genèses, 1, 1990. pp. 144-148.

doi : 10.3406/genes.1990.1020

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes\\_1155-3219\\_1990\\_num\\_1\\_1\\_1020](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1990_num_1_1_1020)

---

# Les tendances de l'histoire sociale allemande aujourd'hui

entretien avec Jürgen Kocka

Sandrine Kott

Persée creative commons BY: =

1. J. Kocka, *Unternehmensverwaltung und Angestelltenschaft am Beispiel Siemens (1847-1914). Zum Verhältnis von Kapitalismus und Bürokratie in der deutschen Industrialisierung*, 1969.

2. J. Kocka, *Angestellte zwischen Faschismus und Demokratie. Zur politischen Sozialgeschichte der Angestellten: USA 1890-1914 im internationalen Vergleich*, 1977.

3. Respectivement en 1980 et 1982.

4. Citons en particulier J. Kocka, *Unternehmer in der deutschen Industrialisierung*, 1975 et 1977 pour la traduction anglaise.

5. Cf. J. Kocka, *Sozialgeschichte*, 1986 et J. Kocka (éd.), *Theorien in der Praxis des Historikers*, 1977.

6. Les professeurs de lycée en Allemagne enseignent deux disciplines.

7. Cette université du nord de la RFA dans laquelle J. Kocka fut professeur de 1973 à 1988 a été fondée en 1969.

8. La » Deutsche Forschungsgemeinschaft », équivalent allemand de notre CNRS, a pour fonction essentielle de répartir des fonds entre les organismes existants ; elle ne possède pas de laboratoires propres.

S. K. : Vous avez tout à la fois produit des œuvres d'histoire sociale, et réfléchi sur la façon de « faire » l'histoire ; pouvez-vous présenter cette double orientation ?

Mon domaine d'étude est l'histoire économique et sociale des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles en Allemagne et secondairement en Amérique du Nord. Ma thèse portait sur les employés de chez Siemens entre 1850 et 1914<sup>1</sup> et mon habilitation sur les employés aux États-Unis dans une double perspective d'histoire des mentalités et d'histoire des idées politiques<sup>2</sup>. Ce travail fut traduit en anglais et en italien<sup>3</sup> ; actuellement une série d'articles sur les employés en Allemagne est en cours de traduction en français. J'ai ensuite travaillé sur les entrepreneurs et la bourgeoisie<sup>4</sup>. Actuellement je prépare un livre sur l'émergence de la classe ouvrière en Allemagne au XIX<sup>e</sup> siècle. Parallèlement, je me suis toujours préoccupé de problèmes théoriques en histoire sociale<sup>5</sup>. J'ai en particulier tenté de réfléchir sur les apports de Marx et surtout de Max Weber à l'histoire. Plus généralement j'ai tenté de comprendre comment se faisait en histoire le recours à des systèmes théoriques émanant d'autres sciences sociales. Ceci m'a conduit à m'interroger sur la théorie de l'histoire.

S. K. : Comment devient-on historien en RFA ? Les études qui y préparent favorisent-elles l'ouverture sur d'autres disciplines ?

La plupart des étudiants en histoire commencent avec deux disciplines, car ils envisagent de devenir professeurs<sup>6</sup>. J'ai moi-même étudié l'histoire et l'allemand. Ensuite dans le courant des études s'y ajoutent la pédagogie et/ou la philosophie. Durant les années 1960, de nombreux jeunes historiens se sont intéressés aux autres sciences humaines, j'ai quant à moi étudié la sociologie et la « politologie » et fait aux États-Unis un *master* dans cette dernière discipline.

Ainsi il existe une relative ouverture durant les études. Je pense rétrospectivement

que ceci peut inciter à des orientations interdisciplinaires. J'ai moi-même conservé des relations avec des personnes de la même génération que moi, rencontrés lors de mes études et qui travaillent maintenant dans d'autres disciplines. Toutefois, cette ouverture sur les autres disciplines fut surtout le fait des années 1970. L'interdisciplinarité fut ainsi une des idées fondamentales qui présida à la fondation de l'université de Bielefeld<sup>7</sup> ; celle-ci se marque jusque dans l'architecture du bâtiment ! Toutefois, actuellement la recherche interdisciplinaire demeure très minoritaire. Celle-ci s'est révélée très difficile car surmonter les incompréhensions entre les disciplines exige beaucoup de temps ; d'autre part, les carrières se déroulent traditionnellement au sein d'une même discipline.

*S. K. : Quelle place l'université occupe-t-elle dans la production historique ? Comment la recherche y est-elle organisée ?*

L'essentiel de la recherche est conduite dans le cadre de l'université par des enseignants-chercheurs. De temps en temps, tous les six ou huit semestres, ils peuvent disposer d'un semestre « sabbatique ». En règle générale il est toutefois difficile pour un professeur d'université de travailler sur les sources primaires ; c'est pourquoi les thèses écrites par les étudiants constituent des travaux de première importance. Il existe également quelques instituts spécialisés dans la recherche historique : le Max-Planck-Institut à Göttingen, l'Institut d'histoire du temps présent à Munich ou l'Institut d'histoire européenne à Mayence. Ces instituts de recherche sont toutefois plus nombreux dans les sciences sociales qu'en histoire.

Le travail en équipe est l'exception dans la recherche historique. Mais à chaque professeur en chaire sont attachés des collaborateurs dont le nombre varie de un à quatre et qui peuvent entreprendre des recherches dans le cadre d'un projet défini par le professeur

dont ils dépendent. Il existe également des projets de recherche initiés et subventionnés par le DFG<sup>8</sup> ou des fondations privées<sup>9</sup>. Ces projets peuvent être de grande ampleur ; ainsi l'université de Bielefeld reçoit chaque année 1,5 million de Marks pour conduire un projet de recherche sur la bourgeoisie ; cela lui permet d'employer vingt à trente chercheurs, tous occupés par ce thème.

## **Le ZIF : un centre de recherche interdisciplinaire**

Le ZIF<sup>10</sup> s'apparente à l'Institut for Advanced Studies de Princeton. Des chercheurs de différents pays et de différentes disciplines s'y rencontrent ; mais à la différence d'autres instituts similaires, un grand thème de recherche est au centre des discussions, et des chercheurs sont invités dans le cadre d'un projet de recherche commun.

En 1986 et 1987, j'ai ainsi animé un groupe rassemblant historiens, historiens d'art, sociologues et ethnologues<sup>11</sup> sur le thème : Bourgeoisie et Sociétés bourgeoises en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>12</sup>.

*S. K. : Dans votre travail d'historien vous vous référez explicitement à des systèmes théoriques auxquels vous empruntez des concepts susceptibles d'organiser votre recherche ; cette démarche est-elle généralement partagée par les historiens allemands ? Dans quelle mesure le recours à des concepts généraux permet-il de rendre compte de la diversité de la réalité historique ?*

## **Le recul des soucis théoriques**

En général l'intérêt pour les systèmes théoriques qui était assez fort dans les années 1960 et 1970, diminue actuellement parmi les historiens allemands. L'*Alltagsgeschichte*<sup>13</sup> s'oriente vers une histoire sociale non théorique et développe un certain septicisme à l'encontre d'une trop grande théorisation en

histoire. On assiste en particulier à un retour du récit en histoire dont les médias, les journaux en particulier, portent le témoignage. Ce phénomène exprime le souci d'identification du public.

Mais les historiens allemands peuvent être de ce point de vue « rangés » en trois groupes. Le premier regroupe ceux qui fondent explicitement leur travail sur des concepts d'économie politique ou les théories wébériennes ; ils ont toujours constitué une minorité. Un groupe plus large a recours de temps à autre à une approche théorique afin d'expliquer certains phénomènes. Enfin le troisième groupe rassemble des historiens qui pratiquent une histoire descriptive ou narrative.

J'ai, quant à moi, travaillé, pour ma thèse, à partir de la théorie wébérienne de la bureaucratie qui, bien que liée à une époque, nous permet d'étudier le développement administratif d'une entreprise ; les catégories wébériennes peuvent ici aider à organiser, à structurer l'argumentation. On peut de la même manière à l'aide des catégories marxistes de formation, de constitution des classes tenter d'étudier et de décrire le développement limité de la conscience de classe et celui plus limité encore des organisations ouvrières.

## Difficultés et nécessité de la théorisation en histoire

On a pu reprocher à une histoire qui est fondée sur des systèmes théoriques de présenter une vision globale et trop générale du monde qui gommerait les différences. Je ferai quant à moi deux remarques :

– La méthodologie de la démarche théorique demeure essentielle. Max Weber n'offre pas seulement des explications théoriques du monde, il a aussi développé l'outil conceptuel et méthodologique de l'« idéal-type ». Les cadres théoriques comme celui de la bureaucra-



9. Ces fondations privées sont très importantes en RFA ; elles sont le fait d'entreprises mais aussi d'Églises ou de partis politiques.

10. Le « Zentrum für interdisziplinäre Forschung » (Centre de recherche interdisciplinaire) a été fondé en 1969 à Bielefeld.

11. Il s'agissait de *Volkskundler*, littéralement « folkloristes ».

12. Les travaux de ce groupe ont fait l'objet d'une publication en 1988.

13. Littéralement « histoire de la vie quotidienne » ; ce courant historiographique s'apparente plus en fait à notre ethno-histoire.

tie de Weber, de la formation des classes de Marx, ou encore celui d'Habermas sur la communication peuvent être « traités » à travers la méthodologie de l'« idéal-type ». De cette manière elles conduisent l'argumentation, en constituent le « fil rouge » et permettent des allers-retours incessants de l'interprétation théorique à la réalité étudiée. Ainsi, la démarche demeure flexible et permet d'intégrer des éléments très différenciés. C'est ce qu'a tenté le groupe de recherche qui a travaillé au ZIF en 1986-1987 sur la Bourgeoisie et la Société bourgeoise, il a tenté cet aller-retour permanent entre la réalité et le concept. Il ne s'agissait pas de « tester une thèse » par la confrontation avec la réalité donnée par le matériel historique, mais de structurer la réalité grâce au concept, lui-même affiné par sa confrontation avec la réalité. La démarche purement inductive est de toute façon illusoire, l'étude du matériel historique exige un questionnement préalable dont il est bon qu'il soit formulé explicitement ;

– Le processus de saisie intellectuelle du monde exige une réduction de la complexité et une généralisation, cette exigence est liée à la fonction même de l'intellectuel dans la société. La fonction de l'historien n'est pas seulement de rassembler les débris du passé dans une perspective « archivistique » mais aussi d'orienter les « consciences » et à cette fin il faut présenter une argumentation structurée, une vision du monde cohérente. Les cadres théoriques présentés, utilisés comme des fils conducteur, des projecteurs peuvent nous y aider.

*S. K. : Comment appréciez-vous les apports des nouveaux courants historiographiques qui se développent actuellement en RFA ?*

## **L'*Alltagsgeschichte***

Ce courant a apporté beaucoup de bonnes choses et a rappelé à beaucoup d'entre nous qui avions tendance à privilégier les structures, qu'il faut prendre au sérieux l'univers mental

des hommes d'autrefois et ne pas oublier la diversité de la réalité. D'un autre côté, j'adopte une position critique à l'égard de certains représentants de ce courant historiographique qui considère qu'on peut et qu'on doit travailler sans théorie dans la mesure où nos théories actuelles constitueraient une violation des hommes d'autrefois. C'est en réalité un retour à l'historicisme du XX<sup>e</sup> siècle dont nous nous étions débarrassés avec beaucoup de satisfaction dans les années 1960 et 1970. D'autre part elle formule plus ou moins clairement des critiques à l'égard de notre civilisation qui ne sont pas toujours convaincantes. Enfin certains historiens de ce courant font parfois profession d'un anti-intellectualisme qui se fonde sur un septicisme à l'égard de la raison. Les philosophes français comme Foucault et Derrida sont souvent invoqués dans ces discussions et il me semble que l'*Alltagsgeschichte* peut être dans une certaine mesure considérée comme une variante, au sein du champ historique, du courant postmoderne. Je me positionne au nom de l'*Aufklärung* contre ce courant.

## **Analyse de la réalité ou analyse de discours**

La tendance récente qui consiste à étudier les discours, est moins forte en Allemagne qu'aux États-Unis en France ou en Angleterre. Ce phénomène est peut-être dû à notre tradition historiographique des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Toutefois, autour de Koselleck, ce courant a également pris une réalité en RFA avec la publication d'un dictionnaire des concepts historiques dans lesquels les aspects d'histoire de la langue sont abordés. Cependant dans les articles du dictionnaire qui sont consacrés à cet aspect, les auteurs établissent toujours un parallèle entre l'histoire de la langue et celle des structures sociales. Et ceci doit, selon moi, être le but que se fixe la recherche.

Je ne pense pas qu'il faille réduire le langage à être une émanation de la réalité sociale, je crois qu'il possède une relative autonomie. Mais en retour je suis sceptique quant à la réduction de nos recherches au champ du langage ; celui-ci doit être mis en relation avec un réel multiple.

Le but que l'on pourrait se fixer serait de tenter, à travers les discours, de rencontrer les conditions de constitution de ceux-ci autant que leurs effets, car ceux-ci ne sont pas de nature purement langagière.

Le discours ne peut donc monopoliser la recherche historique. Je me rangerai sur ce sujet au point de vue de Habermas et de l'école de Francfort dont les idées m'ont beaucoup influencé dans le courant de mes études durant les années 1960. Celui-ci formule les choses de la manière suivante ; l'histoire ne se dénoue pas dans ce que les hommes intentionnent par leurs discours ou leurs expériences. La réalité historique est toujours multidimensionnelle et le discours n'en constitue qu'une composante. Le rôle de l'historien serait alors de tenter d'utiliser cette donnée immédiate que constitue le discours.

Né en 1941, Jürgen Kocka a fait des études d'histoire et de sciences politiques à Marburg, Vienne, Berlin, et Chapel Hill N.C. (USA). De 1973 à 1988 il a été professeur à l'université de Bielefeld et depuis 1988, il occupe la chaire d'histoire du monde industriel à l'université de Berlin. Parmi les très nombreux ouvrages qu'il a publiés, un seul a été jusqu'ici traduit en français, *les Employés en Allemagne, 1850-1980*, éditions EHESS, 1989.

Sur l'histoire des employés, on lira tout particulièrement sa thèse : *Unternehmensverwaltung und Angestellten-schaft am Beispiel Siemens 1847-1914*, Göttingen, Vandenhoeck-Reihe, 1969 ; mais aussi : *White-Collar Workers in America 1890-1940. A social-Political History in International Perspective*, London, 1980 (trad. de l'ouvrage publié en Allemagne en 1977).

Sur les ouvriers : *Lohnarbeit und Klassenbildung. Arbeiter und Arbeiterbewegung in Deutschland, 1800-1875*, Göttingen, Vandenhoeck-Reihe, 1983.

Sur l'épistémologie de l'histoire : *Sozialgeschichte. Begriff – Entwicklung – Probleme*, Göttingen, Vandenhoeck-Reihe, 1986 ; *Geschichte und Aufklärung*, Göttingen, Vandenhoeck-Reihe, 1989.